

## La poésie est-elle soluble dans l'existentiel?

Hélène Dorion, *Les murs de la grotte*, Paris, La Différence, 1998, coll. « Clepsydre », 94 p.

Robbert Fortin, *Jour buvard d'encre suivi de Choses fragiles*, Ottawa, le Vermillon, 1997, 124 p.

Margaret Michèle Cook, *La lenteur du sourire*, Hearst, le Nordir, 1997, 92 p.

Bertrand Laverdure, *La maison suivi de Les portraits*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1998, 68 p.

Jacques Paquin

---

Numéro 92, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37899ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)  
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (1998). Compte rendu de [La poésie est-elle soluble dans l'existentiel? / Hélène Dorion, *Les murs de la grotte*, Paris, La Différence, 1998, coll. « Clepsydre », 94 p. / Robbert Fortin, *Jour buvard d'encre suivi de Choses fragiles*, Ottawa, le Vermillon, 1997, 124 p. / Margaret Michèle Cook, *La lenteur du sourire*, Hearst, le Nordir, 1997, 92 p. / Bertrand Laverdure, *La maison suivi de Les portraits*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1998, 68 p.] *Lettres québécoises*, (92), 45–46.

Hélène Dorion, *Les murs de la grotte*, Paris, La Différence, 1998, coll. « Clepsydre », 94 p., 19,95 \$.  
 Robbert Fortin, *Jour buvard d'encre* suivi de *Choses fragiles*, Ottawa, le Vermillon, 1997, 124 p., 16 \$.  
 Margaret Michèle Cook, *La lenteur du sourire*, Hearst, le Nordir, 1997, 92 p., 14 \$.  
 Bertrand Laverdure, *La maison* suivi de *Les portraits*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1998, 68 p., 15 \$.



# La poésie est-elle soluble dans l'existentiel ?

Au delà de leurs divergences esthétiques, quatre poètes tentent de jeter des passerelles entre le langage et l'existence.

POÉSIE  
 Jacques Paquin

**L**A PHILOSOPHIE, ET EN PARTICULIER LA MÉTAPHYSIQUE, a occupé une large place du créneau poétique dans l'histoire de la poésie québécoise, notamment au cours de la période qui suit la Deuxième Guerre jusqu'aux années soixante-dix. Puis, sous l'influence de courants divers comme la psychanalyse, le marxisme, le féminisme, les poètes se sont détournés des attraits de la transcendance. Mais depuis quelques années, certains, plus jeunes, sans doute fatigués ou déçus des expériences formalistes, ont choisi de renouer avec une parole qui cherche à instaurer un rapport nouveau au spirituel et à l'existentiel.

## Retour du fond des âges

C'est le cas d'Hélène Dorion, dont le plus récent recueil confirme, si cela était encore nécessaire, la très grande inclination de cette poésie pour la philosophie. *Les murs de la grotte*, traversés, on s'en doute par l'ombre de Platon, raconte en quatre sections les étapes par lesquelles on doit passer pour habiter l'histoire de l'univers, de la terre, et celle de sa propre vie. Le tout premier poème installe le recueil dans un discours de l'origine qui embrasse aussi bien la genèse de l'univers que celle de l'écriture:

*Quelques traits sur le mur de la grotte  
 les couleurs de la bête  
 la forme visible de la vie;  
 en ce mouvement  
 le monde a commencé* (p. 9)

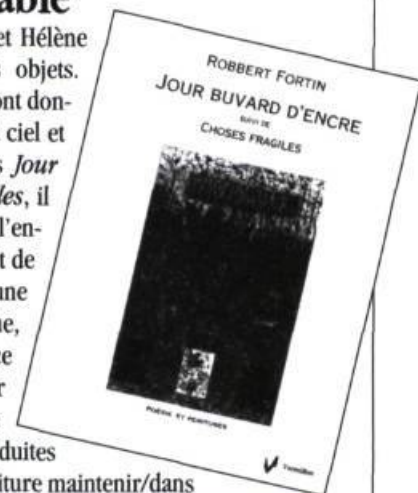
Tout le recueil consiste à marcher, à avancer au fil de l'histoire, mais tout en restant attaché aux premiers pas, car, en vérité, pour Hélène Dorion, « il n'y a pas de commencement » (p. 53), nous sommes toujours et dès lors à l'aube du monde, ce qui fait surgir cette réflexion : « ainsi sommes-nous/passeurs de lumière et de temps/parmi les cercles de l'univers. » (p. 32) « La mesure du monde » vient titrer une section où la poète, sans quitter le ton ostentatoire, embrasse cette fois une histoire plus intime, celle de la famille, et, principalement, celle du père. Qu'on ne s'attende pas, chez Dorion, à trouver quelque trace d'événements ; bien au contraire, le discours reste délibérément réfractaire à l'anecdote. On pourrait facilement y voir cette idée selon laquelle l'histoire, comme l'intime, se cons-

truit sans événements. L'influence de Jacques Brault, qui plane sur l'ensemble de la production du Noroît, y est évidente. Cette adresse au père rappelle inévitablement le célèbre poème « Mémoire », qui commence ainsi : « Longtemps dans la rumeur de mon jeune âge j'ai sommeillé près de toi... » La comparaison avec Dorion est éclairante : « Longtemps, dans le tumulte de mon enfance/j'ai cherché à te rejoindre, père. » (p. 47) Et ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. De même, l'affirmation selon laquelle « [i]l n'existe aucun chemin » porte en filigrane le recueil de Jacques Brault intitulé *Il n'y a plus de chemin*. Qu'on m'entende bien cependant : la poésie de Dorion refait du Jacques Brault, elle prolonge, à sa manière, l'une des œuvres majeures de la poésie québécoise. *Les murs de la grotte* est un très beau poème philosophique, issu d'une réflexion allégorique sur la caverne, et qui hésite, en bout de compte, entre la sérénité et la résignation :

*Il est l'heure. Je retourne à mon humble origine  
 à cette chair confondue à la chair, ce trait sur le mur  
 de Lascaux, cette flèche qui jamais ne volera.* (p. 87)

## Rendre la vie tolérable

À certains égards, Robbert Fortin et Hélène Dorion se rencontrent sur certains objets. Pour Dorion, « quelques jours nous sont donnés [...] pour qu'en nous s'accordent ciel et terre » (p. 69) ; chez Fortin, dans *Jour buvard d'encre* suivi de *Choses fragiles*, il s'agit d'atteindre, par la grâce de l'enfance, « le parfait équilibre/du soleil et de l'ombre » (p. 100). Ce recueil, d'une très belle facture sur le plan artistique, combine poèmes et peintures ; est-ce un hasard que le regard serve à saisir le monde ? Fortin, qui est l'auteur de toutes les magnifiques peintures reproduites dans le recueil, veut « d'un coup d'écriture maintenir/dans le regard la vie la mort » (p. 19). L'ensemble oscille constamment entre ces deux extrêmes que la poésie tente de raccorder, ou plutôt de maintenir, comme Saint-Denys Garneau, entre deux états, passé et futur, le meilleur et le pire, l'ombre et la lumière. Plus que les grands espaces, plus que le jour même, ce sont les effets de lumière, les petites choses



fragiles, les réduits de l'être qui donnent valeur à l'écriture. La section intitulée « Choses fragiles » est de loin la plus importante et dessine le trajet de l'écriture à travers les différents états de la matière, afin de les confondre en une seule pâte, comme dans ces tableaux d'objets trouvés qui ponctuent tout le recueil. En raison de cette prédominance du regard (celui du poète comme celui du peintre), c'est la lumière qui semble renfermer à la fois le terme et l'origine de l'écriture. Le nom de Fernand Ouellette, cité en épigraphe, nous vient tout de suite à l'esprit. Mais Robbert Fortin ne cherche pas du côté de l'éclair, il ne désire pas, comme son aîné, foudroyer le paysage ; il recherche plutôt la proximité de l'oiseau, de l'arbre, de la terre, tous attributs d'une poésie lyrique chercheuse d'être :

*bouche au-dessus du vide  
où puiser le langage de la vie  
je parle jusqu'à toi mon semblable  
pour remplir d'enfance  
les séquences d'une incurable soif* (p. 111)

Passons sur les paradoxes un peu trop insistants, sur les influences un peu trop voyantes et un lyrisme parfois larmoyant, et nous avons un très beau recueil pour ceux qui recherchent une poésie existentielle.

## Mélancolie en manque d'humour

L'intitulé du recueil de Margaret Michèle Cook annonce bien les deux versants de cette poésie qui chemine entre la mélancolie et l'humour. C'est le « sourire de l'humour triste » de Supervielle cité en quatrième de couverture. La lenteur du sourire porte aussi les traces de Jules Laforgues, auteur d'un *Pierrot lunaire* auquel pourrait bien s'identifier la poète. Du moins, la lune, objet de prédilection du poète français, est bien présente, que ce soit comme « lune de novembre qui se montre bientôt complice dans les paroles » (p. 16), comme « lune/au milieu de l'après-midi » (p. 57) ou encore comme « lune noire » (p. 74). Mais à des degrés divers, toutes les sections mettent l'importance sur l'image de soi. Margaret Michèle Cook a choisi de projeter son moi sur une énonciation à la troisième

personne, ce qui lui ménage une distance qui se voudrait ironique par rapport à son personnage féminin. N'écrit-elle pas : « [e]lle est toujours sous observation ; son narrateur lui tient à cœur » ? (p. 15) Cette distance est encore marquée par les multiples références à la scène, au théâtre et au spectacle ; d'ailleurs, la figure de Cendrillon est en filigrane de cette manière d'évoquer le monde avec « ce grand bal de magie », « cette robe flottante de blancheur » et cette « chevelure ondulante figure ondine » (p. 17). Cette poésie imagine beaucoup en projetant la narratrice sur des scènes fictives ou en racontant le théâtre intérieur de son personnage par le biais du récit de rêves. La narratrice se fait alors « lectrice de pensées », titre de l'une des sections. Malheureusement, je suis resté tiède devant la valse-hésitation de cette Charlotte (nommée une seule fois) ; je comprends l'esprit de ces faux-fuyants, mais je n'ai été touché ni par l'humour ni par la tristesse invoquées dans la présentation du recueil. Je crois que Charlotte est en fait atrocement seule, séparée d'elle-même comme du monde qui glisse sur elle sans jamais l'altérer. Les bons moments de cette poésie sont

ceux où, justement, on sent s'effacer la distance entre la narratrice et son personnage qui, on s'en doute bien, forment un seul et même sujet :

*elle colle au plancher  
dur sons son corps  
elle sent profondément sa  
respiration  
elle expire avec force et  
la cavité de son corps  
se forme  
se métamorphose  
elle existe au bout de ses pieds  
au bout de ses doigts  
et la terre la fait sienne* (p. 78)

Voilà donc un recueil trop cérébral, dans lequel la part d'analyse le dispute à l'émotion, pour le plus grand dam de cette dernière.

## La maison de l'écrivain

Il est beaucoup question de l'écrivain dans le recueil de Bertrand Laverdure. Il lui consacre même une section (« Le petit écrivain »). L'épithète a de quoi surprendre et répond sans doute davantage à l'auto-ironie de Jules Laforgues, n'en déplaise à M<sup>me</sup> Cook. Ainsi, « la vie est un petit cerisier » (p. 11) et la tristesse, « un petit orchestre de chambre » (p. 13). Tout le recueil pourrait se résumer à une critique du travail d'écriture, ou de lecture, puisque les objets du poème sont tout aussi bien des livres que des films. Laverdure semble avoir voulu, comme Baudelaire, faire du poème une forme de critique. La première section (« Le petit écrivain ») m'a paru la plus réussie. Elle conjugue un regard à peine ironique sur le métier d'écrivain et une réflexion sur les ambitions de l'écriture :

*Nous cherchons ce qui est trop grand,  
ce qui dépasse nos têtes,  
ce que l'on ne regarde qu'en allant sur la lune,  
de vieilles tiges, fabriquées à la chaîne,  
de vieilles écritures adorées  
par des amateurs rétifs.* (p. 18)

Il faut aller à la dernière partie pour rester à peu près à ce niveau de qualité. J'en cite un extrait, particulièrement savoureux, tiré de « La montre » :

*le jour où plus rien ne se dira  
restera ce bracelet  
privé de retraite  
aburi d'espoir* (p. 60)

Les sections médianes, qui ont comme référence des lectures (littéraires ou cinématographiques), n'ont paru moins convaincantes dans la mesure où, malgré leur souci évident d'évacuer l'anecdote, ces textes restent étroitement dépendants de leurs sources de références. Ce sont des lectures marquées forcément par la relativité de leur point de vue. Mais tout de même, *La maison*, malgré son affreuse couverture noire, est un bon recueil qui fait preuve d'une belle maîtrise de la forme brève, sans qu'il soit besoin, comme chez plusieurs autres, de faire du haïku.

